

ENCYCLOPÉDIE MODERNE.

TOME QUINZIÈME.

F. — Franc-Maçonnerie.

PARIS.
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.

ENCYCLOPÉDIE

MODERNE.

DICTIONNAIRE ABRÉGÉ

DES SCIENCES, DES LETTRES, DES ARTS,

DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE ;

NOUVELLE ÉDITION,

ENTIÈREMENT REFONDUE ET AUGMENTÉE DE PRÈS DU DOUBLE ,

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LÉON RENIER,

EMPLOYÉ A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DE PARIS.

Tome Quinzième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

M DCCC XLVIII.

ENCYCLOPÉDIE

MODERNE,

OU

DICTIONNAIRE ABRÉGÉ

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

F

F. (Grammaire.) Cette lettre, à laquelle nous croyons pouvoir sans inconvénient laisser ici son nom traditionnel d'*effe*, est le sixième caractère et la quatrième consonne de l'alphabet latin et de tous ceux qui en dérivent. La valeur phonétique qu'elle représente, et qu'il faut distinguer de son nom, est le son que produit le souffle lorsqu'il n'a pour s'échapper de la bouche que les étroits interstices que laissent les dents incisives supérieures entre elles et la lèvre inférieure, sur laquelle elles pressent. Ce souffle est à peine sonore, les organes propres de la voix demeurant inactifs pendant son émission. Aussi, est-ce bien à tort que quelques auteurs ont qualifié cette lettre de semi-voyelle. L'*F* est une simple consonne labiale ouverte, mais muette, laquelle diffère précisément de la labiale ouverte et sonnante *V* en ce que l'articulation de cette dernière est accompagnée de vibrations sonores de la glotte et du larynx qui n'ont pas lieu dans la prononciation de la lettre qui fait le sujet de cet article.

La forme de l'*F* nous vient des Grecs. C'est celle d'un caractère plus particulièrement en usage chez les Éoliens, et qu'ils nommaient *digamma*, parce qu'il représentait assez bien deux gamma superposés. Quelques grammairiens supposent que dans l'origine le digamma fut commun à tous les dialectes grecs, et qu'il n'était autre que le *vau* phénicien, dont on retrouve le nom dans celui de Βαῦ, que porta en effet d'abord le digamma. Un fait qui semble venir à l'appui de cette opinion, c'est l'usage que dans la numération l'on faisait du βαῦ avec la valeur du nombre 6, tout en l'ayant banni dans l'alphabet de la place qu'indiquait ce nombre. Lorsque les autres peuples de la Grèce adoptèrent la lettre φ (φ) pour représenter

une de leurs articulations aspirées, les Éoliens, qui n'employaient pas cette espèce d'aspiration, conservèrent le digamma. Ils le prononçaient comme notre *v*, et le substituaient partout à l'esprit rude et quelquefois même à l'esprit doux. C'est ainsi qu'ils firent de ἑσπέρα, *soir*, ἑσπερά, d'où est venu le latin *vesper*, et de ναῦς, *navire*, ναφές, s'en servant, dans ce dernier cas, pour éviter l'hiatus.

Les Latins prirent leur *F* du digamma, en lui conservant d'abord la valeur qu'il avait chez les Éoliens, et en écrivant primitivement *FULGUS*, qu'ils orthographièrent plus tard *VULGUS*. Ils l'employèrent aussi au commencement des mots pour l'*h* aspirée, et écrivaient *FOSTIS* pour *HOSTIS*. On peut faire remarquer ici que, par un procédé contraire, les Espagnols ont mis dans bien des cas l'*h* à la place de l'*f* du latin; par exemple, dans *hacer* et *hondo*, dérivés de *facere* et *fundus*.

Quand les Latins eurent donné à l'*F* sa valeur actuelle, ils se servirent pour représenter le son de notre *v* du digamma renversé, et écrivaient *TERMINAVIT* et *DIVI*, pour *TERMINAVIT* et *DIVI*. Juste-Lipse croit que le digamma ainsi placé fut une des lettres que l'empereur Claude voulut introduire. D'autres auteurs prétendent l'avoir observé sur des monuments antérieurs au règne de ce prince, et, dans tous les cas, il paraît qu'il n'était déjà plus en usage à l'époque où écrivait Quintilien.

Les Latins, qui n'avaient pas d'autre signe que l'*h* pour indiquer l'aspiration, se servirent en général des lettres *ph* pour représenter le φ des Grecs, et transcrivirent par *PHILOSOPHUS* et *PHILIPPUS* les mots ΦΙΛΟΣΟΦΟΣ et ΦΙΛΙΠΠΟΣ. Sur quelques anciennes médailles romaines on lit cependant *TRIUMFUS* pour *TRIUMPHUS*; on trouve de même l'*F* à

la place du Φ sur les médailles étrusques de Falérie.

Les langues de l'Europe moderne écrivent généralement par *nu* les mots dérivés du grec, dont la racine renferme un *phi*. De nombreuses exceptions ont cependant été faites à cette règle, et l'on écrit aujourd'hui en français par une *f*, *fantôme*, *flegme*, *frénésie*, bien que les primitifs grecs soient, $\Phi\Lambda\tau\alpha\sigma\mu\alpha$, $\Phi\lambda\epsilon\tau\mu\alpha$, $\Phi\pi\epsilon\nu\iota\tau\iota\varsigma$. Les Italiens et les Espagnols écrivent aussi *filosofo* et *filipo*.

Dans notre langue l'*f* finale indique ordinairement un radical latin dans la terminaison duquel entre la lettre *v*; par exemple : *clef*, *auf*, *neuf*, *sauf*, formés de *clavis*, *ovum*, *novus* ou *novem*, et *salvus*. Le *v* primitif reparait même chez nous dans les désinences féminines telles que *neuve* et *sauve*.

Nous ne mentionnerons ici que pour faire sentir ce qu'elle a d'erroné l'opinion de quelques grammairiens français qui prétendent que dans la liaison des mots l'*f* finale a le son du *v*, et que l'on doit dire *chê-vint-répide* et *moti-vimportant*. Ils imaginent une loi générale d'après laquelle ce serait un caractère de la prononciation française de convertir ainsi à la fin des mots les fortes en douces, et ils ne font pas attention que si cela arrive en effet dans le cas de l'*s*, qui se prononce bien comme un *z* dans *chose étonnante*, c'est précisément le contraire qui a lieu dans le cas du *d* final, qui se prononce comme un *t*; exemple : *grand orateur*.

Dans l'alphabet allemand la lettre *f* fait, pour le son, double emploi avec le *v* simple, qu'on nomme *faou*. Dans les langues slaves elle n'existe pas, mais est représentée par le *phert* et le *fit*.

Employée comme abréviation sur les monuments romains, l'*F* peut signifier, selon les cas, *filius*, *frater*, *familia*, *fecit*; si elle se trouve devant un nom propre, elle représente le prénom *Flavius*.

Lorsqu'à Rome un esclave échappé était repris on le marquait au front de cette lettre, initiale de *fugitivus*; de même qu'autrefois en France on marquait sur l'épaule, avec un fer chaud, des lettres *T F*, initiales des mots *travaux forcés*, les forçats condamnés à perpétuité.

Au moyen âge la lettre *F* était employée comme chiffre pour désigner quarante. Surmontée d'un trait horizontal, elle valait quarante mille.

Dans le calendrier ecclésiastique elle est la sixième lettre dominicale, c'est-à-dire celle par laquelle on indique le dimanche dans les années où ce jour de la semaine tombe le 6 janvier.

Dans les anciens traités de droit deux *f* liées ensemble signifient les Pandectes (Παν

δέκται). Cela vient de ce que dans les premiers temps de l'imprimerie les compositeurs, qui n'avaient pas de caractères grecs, ne trouvèrent pas de meilleure manière pour rendre d'une manière approximative le *pi* (π) des manuscrits.

Sur les anciennes monnaies françaises la marque *F* indique celles frappées à Angers.

Dans la notation musicale des Allemands et des Anglais *F* répond au ton auquel *Gui d'Arezzo* a donné dans sa gamme le nom de *fa*.

LÉON VAÏSSE.

FABLE. (*Littérature.*) Fait inventé et raconté dans le but de donner une leçon. Ce but est ce qui distingue la fable du conte, récit imaginé dans le but d'amuser, et qui d'ailleurs se renferme dans des limites moins étroites. Le conte est quelquefois imaginé pour instruire; il prend alors l'épithète de *moral*, ce qui prouve que le conte moral fait exception dans le genre.

Fable dans cette dernière acception est synonyme d'apologue.

Quelle est l'origine de la fable? A quel intérêt faut-il attribuer cette invention? A plus d'un : un court examen suffira pour nous en convaincre.

Phèdre, qui avait été esclave, l'attribue à l'esclavage :

*Servitus obnoxia,
Quia quæ volebat non audebat dicere,
Affectus proprios in fabellas transtulit.*

« L'esclave, qui, dans son état de dépendance, n'osait pas dire ce qu'il voulait, traduisit ses sentiments dans des fables. »

Cela est très-juste. Que des esclaves ou des courtisans se soient servis de la fable pour dire à leur maître des vérités dont cette forme adoucissait l'âpreté, cela se conçoit. En faveur de cette forme ingénieuse, le tyran le plus farouche a pu leur pardonner cette audace. En lui donnant une allégorie à deviner ou le flat-tait, on lui prouvait qu'on le reconnaissait pour homme d'esprit. Cela a réussi quelquefois. Esope, dit-on, désarma la colère de Crésus, en lui prouvant, par la fable de *la Cigale et des Sauterelles*, qu'il avait intérêt à le laisser vivre (1).

Mais la fable, qui dans plusieurs occasions a servi à adoucir la vérité, a souvent servi aussi à la démontrer avec plus d'énergie. Ce ne fut pas pour flatter David que le prophète Nathan lui raconta la parabole de *la Brebis du pauvre*.

La fable sert souvent aussi à faire écouter, sinon avec plus de faveur, du moins avec plus d'attention, la vérité, à qui elle prête plus d'évidence. Le peuple romain eût-il écouté

(1) Voyez la *Vie d'Esope*, par Planude.